

CARNET MONDAIN.

- 6 Janvier - Bal des Chevaliers de la XIIe Nuit.
10 Janvier - Bal de Nérée.
12 Janvier - Bal des Mitis.
17 Janvier - Bal des Olympiens.
21 Janvier - Bal des Aristocrates.
24 Janvier - Bal des Mithras.
26 Janvier - Bal des Mystic Males.
27 Janvier - Bal d'Obéron.
28 Janvier - Bal des Promothées.
1 Février - Bal des Atlantéens.
3 Février - Bal de Momo.
4 Février - The Carnival German.
5 Février - Arrivée de Rex.
7 Février - Procession et Bal de Prothée.
8 Février - Procession de Rex et Bal de Soir.
9 Février - Procession et Bal de Comus.

TEMPERATURE.

Table with 2 columns: Direction and Temperature. Includes data for Du 5 janvier 1910, Thermomètre de E. Claudel, Op-ticien, Successeur de E. & L. Claudel, 913 rue Canal, N.-O., New, Fahrenheit Centgrade.

La politique en Angleterre.

La politique est la même dans tous les pays ; elle y déploie la même activité ; et les politiciens mettent tout en œuvre pour, non seulement ne jamais perdre le moindre avantage dont ils jouissent, mais encore pour en gagner d'autres.

LA MEDAILLE DE 1870

VAINQUEURS ET VAINCUS

Qui donc n'a encore présenté à la mémoire les tirades républicaines de 1870, contre les décorations ces "hochets de la vanité monarchique", disaient-ils ? Or, jamais, en aucun temps, on n'a vu dévergondage de croix, médailles et rubans semblables à celui auquel nous assistons depuis cette époque.

La politique en Angleterre.

La politique est la même dans tous les pays ; elle y déploie la même activité ; et les politiciens mettent tout en œuvre pour, non seulement ne jamais perdre le moindre avantage dont ils jouissent, mais encore pour en gagner d'autres.

LA MEDAILLE DE 1870

VAINQUEURS ET VAINCUS

Qui donc n'a encore présenté à la mémoire les tirades républicains de 1870, contre les décorations ces "hochets de la vanité monarchique", disaient-ils ? Or, jamais, en aucun temps, on n'a vu dévergondage de croix, médailles et rubans semblables à celui auquel nous assistons depuis cette époque.

tons les devoirs, ce qui vraiment ne paraît mériter aucune récompense spéciale. Quant à ceux qui, malgré nos désastres, ont vu le moyen de s'embarquer, au lieu de marcher à l'ennemi, la nécessité ne s'impose en aucune façon, me semble-t-il, de les récompenser.

Et d'ailleurs, en dehors même de la difficulté pratique, vraisemblablement insurmontable, de discerner, après tant d'années et au milieu de compétitions innombrables, le bon grain de l'ivraie, le combattant sérieux du franc-tireur que vous savez, il est sage de faire observer que la dépense ne pourrait manquer d'être considérable ; car, une fois cette médaille créée, on ne se gênerait probablement pas pour demander qu'un modeste traitement y soit attaché — tout petit pour commencer — nouvelle médaille électorale, semblable à celle qu'on alloue, chaque année, aux victimes ou soi-disant telles du 2 Décembre.

On dit, pour défendre l'idée, que déjà, sous l'Empire, des médailles commémoratives ont été créées pour les campagnes de Crémère, d'Italie, du Mexique, etc. On ajoute que depuis la guerre d'années, on a créé pour le Dahomey, le Tonkin et Madagascar. On a même constitué — et je m'honore grandement de l'avoir proposé et fait adopter par la Chambre en 1894 — une médaille "coloniale" pour tous les militaires et marins ayant pris part à des expéditions outre-mer.

Et c'est avec raison, car rien n'est plus juste que cette modeste récompense accordée à tous les braves qui, dans d'obscures escarmouches, sous les chemises les plus meurtrières, ont soutenu fait preuve de plus de courage et d'endurance que les soldats engagés dans de grandes guerres.

Mais toutes ces médailles, sans aucune exception, rappellent des victoires, non des défaites, et c'est avec fierté que les titulaires peuvent dire : "J'étais à Malakoff, à Magenta, à Puebla, à Sfax ou à Son Tay." Mais voyez-vous l'embarras de celui auquel un étranger demanderait, malicieusement peut-être, en voyant la médaille de 1870 : "Que rappelle donc, cher monsieur, la décoration que vous portez là ?" et qui serait obligé de répondre : "Metz, Sedan ou Champigny, de bien cruelles journées, où nous avons été, il faut bien l'avouer, rudement battus."

Et si la modestie sied au vainqueur, ne convient-elle pas mieux encore au vaincu ? Tout le monde fut — ou dut être — soldat en 1870, et, en prenant les armes contre l'envahisseur, tous les Français valides ont rempli un devoir, rien qu'un devoir, et le plus élémentaire de

et la plaie toujours béante de notre frontière était fermée, on s'ore — mais seulement alors, entendez le bien — on pourrait associer aux glorieux vainqueurs de la revanche le respectueux souvenir de ceux qui, dans la délicate affaire, n'ont pas désespéré de la patrie.

Oui ! Mais jusque-là, n'est-il pas vrai, mes vieux compagnons d'armes ! nous sommes toujours des vaincus et nous devons garder médailles et récompenses pour nos enfants qui, l'en ai la ferme confiance, ramèreront un jour la victoire sous nos drapeaux. Dieu, que nous avons bien servi jadis, nous viendra en aide.

Non ! Jusque à ce que sonne l'heure que nous attendons depuis quarante années, nous ne pouvons pas oublier ! Ces drapeaux, sur lesquels ont coulé notre sang et nos larmes, ces drapeaux que nous avons juré de venger, ils sont encore à Berlin ! Et jusqu'au jour où, les armes à la main, nous aurons pu les reconquérir, je ne saurais, au moins pour ma part — comme je l'écrivais en 1891 à mon collègue M. Paul de Cassagnac — accepter de glorifier par une médaille commémorative un passé dont le souvenir étreint douloureusement mon cœur de Français et de soldat.

Vicomte DE MONTFORT, sénateur.

Pairessees d'Angleterre.

La question de la Chambre des lords continue à être l'objet de toutes les conversations, non seulement au-delà du détroit, mais dans la plupart des milieux politiques. Aussi bien, elle est d'un intérêt capital pour l'avenir de la Grande-Bretagne, et tous ceux qui savent résister à la rhétorique des idéologues sentent que la moindre atteinte portée à la suprématie de l'Illustre assemblée peut avoir pour l'Angleterre les conséquences les plus graves.

Comme la brillante question était agitée dans un salon parisien, quelqu'un rassura en riant, par cette boutade, ceux qui se montraient les plus inquiets : — Bah ! la Chambre des lords triomphera toujours, puisqu'elle a pour elle les femmes et, entre autres, les suffragettes. — Comment ! les suffragettes ?

— Mais oui ! car, qu'est-ce qu'elles demandent, en somme ? Que les assemblées ne soient plus fermées aux femmes ! Or, des femmes détiennent des sièges à la Chambre des lords. Les femmes se rapprochent. On s'exclama : — Comment ! des femmes ? — Mais oui ! les pairessees ! Elles sont au nombre de douze. — Un sourire de doute effleura certaines lèvres. Le Parisien dut s'expliquer : — Je ne dis pas qu'elles votent, je ne dis pas qu'elles prennent part aux débats ; je dis qu'elles détiennent des sièges, c'est-à-dire douze sièges, qui ne seront pas occupés par des hommes tant qu'elles seront en vie. — Mais qu'elles peuvent passer à leur héritier, même si c'est un fils ? — Surtout si c'est un fils : en Angleterre, le fils aîné a des droits à part. — Alors ! c'est la revanche des hommes en perspective ! Voilà qui doit donner à réfléchir aux suffragettes ! — Oui, conclut en riant notre Parisien. Mais, pour l'instant, douze pairessees à la Chambre des

lords sont détenues à l'exclusion des hommes, et c'est toujours ça. Notre Parisien dit vrai : il y a en ce moment, en Angleterre douze pairessees "in their own right", c'est-à-dire dans leur droit personnel, ce qui les distingue des autres, des pairessees qui n'ont cette qualité que du droit de leur mari.

Ces douze pairessees sont : La comtesse de Cromartie, la vicomtesse de Hambleden, les baronnes de Ros, Beaumont, Fauconberg et Conyere, Darcy de Knay, Berkeley, Brerets, Wentworth, Clifton, Macdonald d'Earlscilffe, Dorchester. La tradition nous montre que des pairessees sont parfois accordées à des femmes, soit à titre personnel — telle lady Burdett-Coutts — soit, lorsqu'il s'agit de veuves, en souvenir de services rendus par leur mari ; mais les exemples les plus ordinaires sont offerts par l'héritage. En matière de pairie, quand, dans la succession, la ligne masculine fait défaut, c'est la femme qui hérite, quitte à laisser l'héritage, plus tard à des mâles. C'est ainsi que, parmi les pairessees que nous venons de citer, il s'en trouve quelques-unes dont le fils aîné occupera plus tard le siège à la Chambre des lords, tandis que plusieurs pairessees détenues aujourd'hui par des hommes deviendront à la première vacance, l'apanage des femmes.

Comme, lorsqu'il s'agit de femmes, la toilette joue un rôle important, le manteau des pairessees, aux séances solennelles — telle que celle du couronnement, par exemple — indique leur rang par des ornements particuliers, qui sont les mêmes pour tous, mais de dimensions différentes. Il en est de même pour la traîne. La traîne d'une duchesse a un mètre quatre-vingt-douze, tandis que celle d'une baronne n'a que quatre-vingt dix centimètres. Entre les duchesses et les baronnes prennent rang les marquises, les comtesses et les vicomtesses. Mais les pairessees féminines de la Chambre des lords ne comptent, pour l'instant, ni duchesses ni marquises. Les douze pairessees actuelles ont pour titulatures une comtesse, une vicomtesse et dix baronnes.

Il va sans dire que le titre de "pairesse" n'est pas l'apanage exclusif de ces douze "occupantes" de pairesse. Comme nous l'avons dit, les femmes des membres de la Chambre des lords y ont également le droit, c'est-à-dire qu'elles portent le titre de leur mari. C'est ainsi que la femme d'un pair baron est appelée la "T. Honorable Lady". Le mot "lady" est, comme on le sait, porté par toute femme mariée à un personnage titré, l'homme fut-il simple "sir", c'est-à-dire un simple chevalier. Cependant, lorsque la femme du chevalier est fille d'un pair, elle est appelée "L'Honorable Lady" ou bien l'on fait précéder son prénom d'une mention particulière. Supposons que ce prénom soit Edith, elle est "L'Lady Edith". Et cela la distingue d'une lady n'ayant pas d'attribution avec la pairie.

Cependant, il y a encore ici une nuance. La fille d'un duc, d'un marquis ou d'un comte a droit à cette dénomination particulière, tandis que la fille d'un vicomte ou d'un baron est appelée "Honorable". Ces distinctions, qui n'offrent pas, à nos yeux, une signification très précise, ont leur importance dans la société anglaise, les titres, lorsqu'ils sont annoncés dans un salon ou imprimés dans un journal mondain, indiquent tout de suite la qualité des personnages au point de vue de leurs attaches avec la pairie. Les pairicularités sont moins nombreuses pour les hommes que pour les femmes, sauf cependant pour

les jeunes gens, les fils, qui se distinguent, comme les filles, par des dénominations spéciales "honorable", "master", etc. Une pairesse "dans son droit personnel" — comme les douze pairessees que nous avons citées plus haut — garde son titre après son mariage et, si le rang de son mari est supérieur au sien, elle est désignée par les deux titres : celui de son mari et le sien propre, celui-ci en dernier. Mais en aucun cas le titre de la femme ne peut passer au mari. Une pairesse épousant un homme sans titre passera son titre au fils qu'elle aura eu par son mariage, mais c'est tout. Le mari y reste étranger. La duchesse de Roxburgh épousa M. Tollmachi. Le fils aîné de cette union entra à la Chambre des lords.

En résumé, ces pairessees détenues par les femmes sont en sus-pens. Le siège n'est pas occupé, mais il n'est pas vacant pour cela. L'occupant est "à venir". Et c'est un des exemples les plus typiques du caractère vraiment traditionnel de l'illustre assemblée.

les jeunes gens, les fils, qui se distinguent, comme les filles, par des dénominations spéciales "honorable", "master", etc. Une pairesse "dans son droit personnel" — comme les douze pairessees que nous avons citées plus haut — garde son titre après son mariage et, si le rang de son mari est supérieur au sien, elle est désignée par les deux titres : celui de son mari et le sien propre, celui-ci en dernier. Mais en aucun cas le titre de la femme ne peut passer au mari. Une pairesse épousant un homme sans titre passera son titre au fils qu'elle aura eu par son mariage, mais c'est tout. Le mari y reste étranger. La duchesse de Roxburgh épousa M. Tollmachi. Le fils aîné de cette union entra à la Chambre des lords.

En résumé, ces pairessees détenues par les femmes sont en sus-pens. Le siège n'est pas occupé, mais il n'est pas vacant pour cela. L'occupant est "à venir". Et c'est un des exemples les plus typiques du caractère vraiment traditionnel de l'illustre assemblée.

Théâtre de l'Opéra.

La seconde représentation de Carmen a attiré bien plus de monde au théâtre de la rue Bourbon hier soir, que la première, jeudi dernier, n'en avait attiré, ce qui prouve que l'Opéra de Bizet compte des admirateurs nombreux dans la cité du Croissant.

Et ceux qui ont assisté à cette seconde s'en sont félicités, car jamais, peut-être, Carmen n'a été chantée et jouée avec autant d'entrain et de succès. Mile Sterckmans dans le rôle de la bohémienne espagnole s'est surpassée, se montrant tour à tour tendre et féroce dans son amour, et portait tout avec une aisance véritablement remarquable de cette fille dont l'irrésistible beauté triomphe du cœur de Don José.

Mile Sterckmans possède toutes les qualités qu'exige le rôle : une voix agréable, un physique séduisant et du tempérament. M. Zocchi, lui aussi, a contribué puissamment au succès de la représentation par le relief qu'il a donné au personnage sous les traits duquel il s'est montré : Don José, le brigadier de cavalerie qui se laisse engler par la gitana au point de trahir sa consigne, de forfaire à l'honneur. D'un bout à l'autre du rôle, ses accents ont été pénétrants et lui ont valu des applaudissements mérités.

Pas de représentation ce soir, à cause du bal des Revelionneurs de la XIIe Nuit, mais samedi, le spectacle présentera un attrait exceptionnel, le grand, incomparable ténor, M. Escal, chanteur La Juive, l'opéra qui lui a servi de début à la Nouvelle-Orléans et dans lequel notre public a pu admirer à la fois l'acteur consciencieux et le chanteur délicieux. En même temps que M. Escal, on entendra MM. Huberty, Nubio, Lacombe, Driemyn, Dumont, Lievain et Mmes Demédy et Cahuzac.

Cette représentation de l'opéra d'H. Levy sera la dernière de la saison ; il ne sera donc plus donné d'entendre M. Escal dans le rôle d'Eliazar. Mmes F. Bris, Hanssens et Corone s'y joindront à l'écrit du spectacle par l'exécution d'un ballet à grands effets. Prochainement Le Prophète, Rigoletto et Romeo et Juliette.

TULANE.

La splendide comédie dramatique qui a pour titre "Salvation Nell" et que jouent avec un talent incomparable Mme Fiske et sa troupe, attire la foule au Tulane.

— Ai je des amis ? dit négligemment Tavernier. Je n'en sais en vérité rien. Dufresne haussa les épaules. — Poussez à fit-il. Et, revenant à Gabrielle : — Elle est toujours satisfaite !

— Plus que jamais. Je la crois en pleine prospérité. Je ne mets pas le nez dans ses livres ; elle ne me le permettrait pas, mais ce qu'il y a de certain, c'est que ses salons ne désemplissent pas. Un bon vent a soufflé dans ses voiles. Il paraît que ses principaux fournisseurs la soutiennent. C'est toute la journée un défilé de voitures à sa porte. — Tant mieux pour elle ! dit bruyamment Dufresne. Et, changeant de sujet : — Comment vas-tu à la Coudraie ? demanda-t-il. Avec moi, en voiture ? — Non. .... avec ma bicyclette. .... Je vais prendre les devants tout doucement. .... Tu me rejoindras. Ce n'est qu'une promenade. — Soit. Pars quand tu voudras. Je monte à ma chambre. — J'en fais autant. Il se retira en se dirigeant vers la maison. Le mari de Suzanne s'enferma chez lui, tandis que Paul Tavernier se disait : — Je crois que je commence à comprendre. Il est plus que jamais occupé de cette Valentine et va lui griffonner des pages de

La salle était comble à la représentation d'hier et les applaudissements n'ont pas été ménagés aux interprètes. "Salvation Nell" sera donnée en matinée samedi. Dimanche soir débute de la compagnie de grand opéra Lambaridi. Cette troupe, une des meilleures qu'il y ait actuellement aux Etats-Unis, comprend plusieurs artistes de renom. Le programme de son engagement à la Nouvelle-Orléans comporte les opéras suivants : Dimanche soir "La Gaconda", lundi soir, "Aida" ; mardi soir, "La Bohème" ; mercredi, matinée, "Aida" ; mercredi soir, "Madame Butterfly" ; jeudi soir, "Cavalleria Rusticana" et "Pallase" ; vendredi soir, "La Bohème" ; samedi, matinée, "Madame Butterfly" et samedi soir, "Lucia de Lamermoor". La troupe de grand opéra Lambaridi comprend un personnel de 147 membres dont trente sept chanteurs, cinquante musiciens et soixante choristes. La vente des places pour cette série de représentations commence ce matin au contrôle du Tulane.

CRESCENT.

La très-gaie et très-brillante comédie musicale qui a pour titre "The Golden Girl" est jouée avec une verve, un entrain et un brio sans pareils par l'excellent comédien Willard Curtis et ses habiles partenaires. Elle sera donnée en matinée cet après-midi à prix populaires. La semaine prochaine la troupe Martin-Emery paraîtra sur la scène du Crescent dans une jolie opérette "The Red Mill". La vente des places pour ces représentations commence dès aujourd'hui.

ORPHEUS.

Très varié, très intéressant et très amusant est le programme de vaudeville qu'offre cette semaine l'Orpheus à ses nombreux habitués. Il y en a pour tous les goûts et chaque numéro est exécuté avec autant d'art que d'entrain. Aussi y a-t-il foule aux deux représentations de chaque jour.

L'ABELLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE. EDITION QUOTIDIENNE Pour les Etats-Unis, port compris : 12.00 par an, 6 mois 6.00, 3 mois 3.00. Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris : 12.15 par an, 6 mois 6.15, 3 mois 3.15.

EDITION HEBDOMADAIRE Paraissant le Samedi matin Pour les Etats-Unis, port compris : 25.00 par an, 6 mois 12.50, 3 mois 6.25. Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger 25.15 par an, 6 mois 12.58, 3 mois 6.29. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Feuilleton

L'ABELLE DE LA N. O.

DEUX PASSIONS

GRAND ROMAN INEDIT

PAR CHARLES MEROUVEL

TROISIEME PARTIE

Un drame du mariage

L'AUBERGE DU LION D'ARGENT

(Suite.)

— Rien, Paul Tavernier tira brusque-

ment son carnet, le mit devant les yeux de Dufresne et lui dit : — Et tu prenais cette figure-là pour ramener une chose aussi simple ! Allons donc ! Georges Dufresne blêmit. L'expression de férocité de sa tête était réellement saisissante. Il balbutia : — Simple plaisanterie ! L'autre insista : — Je t'affirme que c'est d'une ressemblance parfaite. Ce que tu devais méditer est horrible ! Georges Dufresne fronça le sourcil. — Laisse-moi ta tête tranquille, dit-il, et parlons sérieusement. — De quoi ? D'elle ? — Le ton du Parisien était extrêmement doux. — Si tu veux, répliqua Dufresne, mais je crois que je ferai mieux de n'y plus songer et c'est, je pense, ce qui ne tardera pas à arriver. — Tous mes compliments, si tu te décides à prendre ce parti. — Tu n'as vue ? — Hier. — Où ça ? — A son magasin. A moins de l'attendre dans la rue, ce qui devient passablement ridicule à mon âge, je ne vois pas où je pourrais la rencontrer. — Que devient-elle ? — Ce qu'une fille comme elle peut devenir. Elle travaille du matin au soir ; elle reçoit des clients ; elle prend des mesures, combine des dessins, choisit des

étoffes, surveille la confection des costumes. — Toujours jolie ? — Toujours. On ne peut pas le nier et même plus elle va, plus elle embellit. — Elle ne t'a rien dit ? — Rien d'intéressant. — Elle ne t'a pas parlé de moi ? — Da tout. — Elle savait cependant que tu venais à Villequier ? — Parfaitement ! Tu ne lui en as rien dit ? — Quelquefois. — Elle doit te répondre ? — Jamais. — Pas même deux lignes ? — Rien. — Diable ! Que se passe-t-il donc ? Georges Dufresne ne répondit pas. — Ça tient toujours votre brochette ? — Plus que jamais. Paul Tavernier déclara : — Bigre ! l'enfant a plus de caractère que je ne lui supposais. Dufresne objecta : — Sans doute, et il est possible qu'elle ait d'autres vues, d'autres espérances. — Lesquelles ? — Tu dois le savoir. Dufresne plongea ses yeux dans ceux de Tavernier pour juger de la sincérité de la réponse. L'autre demeura impassible et dit du ton le plus naturel : — Je ne demanderais pas mieux que de t'éclairer et, main-

tenant que tu me mets sur la voie, il me semble, d'après quelques mots qui lui sont échappés, qu'elle doit chercher en effet quelque chose de plus sérieux qu'un amant. — Qui donc ? — Un mari, parbleu ! Georges Dufresne tressaillit. Ce mouvement d'échappa pas à l'œil pénétrant de son compagnon. — Elle en trouverait aisément sans doute ? — Tavernier s'écria : — Cent pour un et en quelques jours. Les frissons qui agita Dufresne à cette réponse fut une révélation pour l'avocat. — Et ce que sa folle irait jusque-là ? pensa-t-il. Cependant il ignorait la condition mise par Valentine à sa réconciliation. Les deux camarades se promènèrent un instant en silence sur le sentier qui longe le sommet de la falaise et en suit les sinuosités. Tavernier pensait encore : — S'il était assez insensé pour former un tel projet, par quel moyen pourrait-il le réaliser ? La route qui borde la Seine était invisible à cent mètres au-dessous d'eux. Du point où ils se trouvaient, ils ne voyaient pas l'eau du fleuve qui semblait immobile, arrêtée par l'effort de la marée qui montait.

Par un effet de mirage assez facile à comprendre, l'homme qui se serait précipité du bord des rochers au bas de la côte abrupte, coupée à pic, aurait cru tomber dans la Seine, tandis qu'il se serait briaé sur le macadam du chemin. Georges Dufresne examinait le cours de la Seine et l'immense baie qui s'ouvrait à l'infini devant lui d'un regard dur et cruel. Paul Tavernier l'observait à la dérobée. — C'était la même tête, au rictus cruel, qu'il avait fixée dans sa mémoire et sur son carnet en deux coups de crayon. Il se demanda avec plus d'insistance encore qu'au moment de son arrivée : — Que veut-il ? A quoi pense-t-il ? Il devait se souvenir plus tard de cette question qu'il se posait sans pouvoir la résoudre. Un mince treillage, pareil à ceux qui bordent les voies de chemins de fer, soutenu par des poteaux de chêne, formait une balustrade rustique le long de l'enclos de l'Orfèvrerie et disparaissait sous des masses de plantes, houblons sauvages, lierre, jasmins et chèvrefeuilles. De l'autre côté de la Seine, les masses énormes de la magnifique forêt de Breteigne couvraient une vaste étendue de pays, des lianes entières, entourées du fleuve qui les enlaid dans ses replis comme Jumèges et ses bois dont il fait

une presque. — Il y aura de belles chasses par là dans quelques semaines, dit Dufresne, des chasses à courre superbe. On y reverra des cavaliers, des piqueurs et des mentes. Les faucones y résonneront. C'est un spectacle admirable partout mais nulle part autant que dans un cadre aussi grandiose ! Quel beau pays ! — Pourquoi ne t'y plais-tu pas ? Dufresne murmura d'une voix sourde : — Je n'aurais jamais dû le quitter. Il coupa court aux questions de son compagnon. — Je m'ennuie à la Coudraie, dit-il. — Quand partons nous ? — Dans une heure, si tu veux. — Et d'ici là ? — J'ai quelques lignes à écrire, des comptes à presser. — Et tes billets, y penses-tu ? — Certes. — Tu seras en mesure de me les rembourser ? — Je ne crois pas. — Une sottise affaire que tu as faite là, mais tu ne veux rien écouter. .... Cent mille francs de perdue ! — Il ne te sont pas pour tout le monde, fit Dufresne amèrement, puisqu'ils ont relevé ton amie, Gabrielle Vautier. — Gabrielle est une simple connaissance pour moi. — Bah !

— Ai je des amis ? dit négligemment Tavernier. Je n'en sais en vérité rien. Dufresne haussa les épaules. — Poussez à fit-il. Et, revenant à Gabrielle : — Elle est toujours satisfaite !

— Plus que jamais. Je la crois en pleine prospérité. Je ne mets pas le nez dans ses livres ; elle ne me le permettrait pas, mais ce qu'il y a de certain, c'est que ses salons ne désemplissent pas. Un bon vent a soufflé dans ses voiles. Il paraît que ses principaux fournisseurs la soutiennent. C'est toute la journée un défilé de voitures à sa porte. — Tant mieux pour elle ! dit bruyamment Dufresne. Et, changeant de sujet : — Comment vas-tu à la Coudraie ? demanda-t-il. Avec moi, en voiture ? — Non. .... avec ma bicyclette. .... Je vais prendre les devants tout doucement. .... Tu me rejoindras. Ce n'est qu'une promenade. — Soit. Pars quand tu voudras. Je monte à ma chambre. — J'en fais autant. Il se retira en se dirigeant vers la maison. Le mari de Suzanne s'enferma chez lui, tandis que Paul Tavernier se disait : — Je crois que je commence à comprendre. Il est plus que jamais occupé de cette Valentine et va lui griffonner des pages de